

R. RODGER, SESSION : Constructing urban memories The role of oral testimony

Caroline VARLET (école d'architecture Paris-la-Villette)

La mémoire de Paris 1919-1939 : récits du quotidien pour une expérience sensible de l'histoire urbaine

Construire la mémoire de la ville consiste à rappeler dans le présent les états du passé urbain, pour en conserver la trace et pour les inscrire dans les contextes d'évolution de la ville. Dans cette perspective, l'appel aux témoignages oraux permet d'atteindre l'échelle de l'acteur, pris dans son individualité et dans son quotidien, dans l'ordinaire de la vie. Il devient alors possible d'éclairer ce qui est dans l'ombre des événements d'exception, d'entendre des témoins à qui la parole est rarement donnée. Ces témoignages rendent possible la construction de la mémoire des lieux ordinaires, des pratiques dans ces lieux ordinaires, la mémoire des géographies du quotidien, comme autant de traces des conditions de vie en ville, selon les métiers, les situations familiales et sociales, comme autant d'évocations de ce qui fait l'essence d'une ville.

Dans le cadre de cette session, je propose d'évoquer des habitants de Paris qui témoignent librement en 1993 sur leur existence parisienne quotidienne entre 1919 et 1939. Deux aspects seront particulièrement évoqués : la teneur de la vie quotidienne des familles en ville, et le rapport de la population aux actions de l'institution municipale. Le premier le sera pour sa capacité à rendre compte ensemble des espaces, des pratiques, et des représentations, le second pour ce qu'il donne à voir des programmes d'aménagement et d'équipement urbain initiés par la Ville de Paris dans cette période et ce qu'en a perçu la population. Par le croisement des sources et la confrontation des discours que permet l'utilisation des témoignages, on obtient une multiplication des points de vue, indispensable pour approcher la complexité du monde social et retracer en mouvement continu la diffusion des ruptures dans l'évolution des villes.

VIVRE en VILLE

Bien qu'il faille être conscient des effets de masque et de distorsion des mémoires individuelles¹, ces commentaires de parisiens fourmillent d'indices sur la gestion ordinaire de leur vie citadine.

L'eau au quotidien

¹Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 (1ère édition 1925).

Outre leur taille souvent réduite, les logements parisiens situés dans des immeubles qui datent au mieux du siècle précédent², décrits par les familles aux revenus moyens³, ont des dispositifs de confort précaires et souvent incomplets. L'adduction d'eau à l'intérieur de l'habitation et les écoulements à l'égout sont loin d'être monnaie courante : on dispose parfois de l'un ou de l'autre mais rarement des deux raccordements directement.

Dans les cas les plus rudimentaires, les habitants doivent descendre dans la cour de l'immeuble pour s'approvisionner en eau à la fontaine qui y est installée. Les eaux usées sont ensuite évacuées manuellement en les transportant jusqu'au cabinet d'aisances situé sur le palier⁴. Il arrive alors que cette évacuation des eaux usées se fasse dans le caniveau de la rue. Dans le meilleur des cas, on trouve d'une part, un évier dans la cuisine ou coin cuisine de l'appartement, évier pourvu d'un robinet d'eau et d'une évacuation pour les eaux usées, raccordée à l'égout, et d'autre part un cabinet d'aisances situé à l'intérieur du logement et dont l'usage est réservé aux seuls habitants de ce logement. Dans ce contexte, lessives et toilettes sont les problèmes principaux auxquels sont confrontés les habitants⁵. Il n'est jamais question dans les récits d'un espace réservé à la toilette et encore moins équipé de façon fixe pour celle-ci, il est encore moins question d'eau chaude sanitaire : la toilette au quotidien se fait devant l'évier à l'eau froide, et de façon hebdomadaire en mobilisant des systèmes variés mais toujours amovibles. L'usage du tub ou d'une grande bassine est le plus fréquent : suspendu dans un débarras le reste du temps, il est installé le samedi ou le dimanche matin au centre de la cuisine pour une toilette complète avec aspersion par de l'eau chauffée dans une casserole sur le réchaud. Certains habitants bricolent des rampes à gaz pour faire chauffer l'eau, à glisser sous des bassines métalliques faisant office de baquet pour un petit bain, d'autres préfèrent se passer de rangements et convertissent un réduit en cabinet de toilette permanent mais toujours sans eau courante, ce qui permet de laisser les ustensiles amovibles en place, prêts à l'emploi.

Les témoignages évoquent conjointement le lavoir et la lessiveuse : cette dernière, innovation du XIXe siècle, est encore largement plébiscitée dans le premier tiers du XXe siècle. L'utilisation de la lessiveuse, destinée aux lavages courants, raconte surtout les difficultés de la manipulation de ce grand récipient rempli d'eau, bouillonnant pendant plusieurs heures sur le réchaud de la cuisine, avec le souci des remplissages, vidanges et essorages quand un sceau sous l'évier tient lieu d'écoulement. Le lavoir est le complément indispensable de la lessiveuse, et les ménagères s'y rendent une fois par semaine : il faut une journée entière pour la lessive d'une famille de 4 à 5 personnes, car il faut revenir le lendemain chercher le linge mis à sécher.

L'édilité et le logement

Lorsqu'en 1929 la famille *Bour* s'installe dans un des nouveaux immeubles de logements municipaux de la ceinture de Paris, édifiés par la municipalité parisienne sur les emplacements des fortifications démantelées, de la stupeur ou de l'émerveillement ils ne sauraient dire quel sentiment l'emporte. Ce couple et ses cinq enfants viennent de quitter deux pièces situées dans le 18e arrondissement, pourvues pour tout confort d'un point d'eau

²Adeline Daumard, *Maisons de Paris et propriétaires parisiens au XIXe siècle*, Paris, Cujas, 1965 - César Daly, architecte et directeur de la *Revue Générale de l'Architecture et des Travaux Publics*, publiée en 1864 *L'architecture privée au XIXe siècle sous Napoléon III* (Paris, Morel et Cie, 1864), recueil en trois tomes sur les habitations dont l'un est consacré aux immeubles de rapport, dans lequel il établit un classement en trois catégories hiérarchisées, basé sur des critères de qualité de construction, de décoration mais aussi d'aisance dans les accès et l'existence d'escalier de service.

³J'utilise les critères de Marguerite Perrot, *Le modes de vie des familles bourgeoises, 1873-1953*, Paris, A.Colin, 1961.

⁴ Un seul cabinet d'aisances par palier pour environ quatre appartements et encore est-il parfois à mi-palier, ce qui donne un tous les deux étages, soit un pour huit appartements, ou huit familles.

⁵ Selon un témoignage, il y a encore des porteurs de bain à domicile en 1909.

dans la cour et d'un cabinet d'aisances commun sur le palier. Que découvrent les *Bour* en prenant possession de leur nouvel appartement ? Un logement spacieux et clair que le confort habille : l'eau sur l'évier de la cuisine, l'eau encore dans le bac-douche, le chauffage central, l'électricité, l'ascenseur (interdit à la descente et aux enfants). Adieu aux corvées de charbon, remonté quotidiennement de la cave, adieu aux lampes à pétrole et aux manchons de gaz si fragiles, à l'allumage si périlleux, adieu à la corvée d'eau et au lavoir, aux lits-cages à déplier et replier soir et matin, adieu aux devoirs scolaires dans le seul cercle de lumière de la lampe au dessus de la table à manger, adieu aux bains-douches du quartier... Voici la douceur dispensée par un chauffage régulier et continu, la toilette adoucie par un entre-soi possible, la lumière éclatante sur un simple geste des doigts...

La guerre de 1914-18 a aggravé la pénurie des logements, d'autant plus que riches ou pauvres, tous les citadins ou presque sont locataires⁶. Mais les institutions municipales sont désormais aptes à construire et gérer des logements à bon marché. Capitalisant les expériences et les compétences parisiennes des structures philanthropiques parisiennes de la fin du XIXe, elles lancent dès 1919 leurs premières opérations de construction de logements municipaux, tant en faveur des locataires de la classe moyenne qu'à destination des plus modestes⁷, opérations dans lesquelles les questions d'hygiène occupent une place prépondérante. Deux grands types de programme sont mis en œuvre : des logements à Bon Marché pour les familles modestes comme les *Bour*, et des logements plus grands pour la « classe moyenne », à la distribution intérieure plus élaborée que celle des Habitations à Bon Marché, où le "confort moderne" va au delà du bac de douche formant alcôve dans la cuisine : une véritable salle de bains est prévue, indépendante et dotée d'une baignoire.

Les évocations d'installation comme celle de la famille *Bour* sont rares, les programmes d'aménagement éditaires étant peu mentionnés dans les témoignages explorés dans cette étude : seuls 3% des récits évoquent par exemple les programmes de construction de logements municipaux, qui sont pourtant, avec les écoles, les grands chantiers parisiens de l'entre-deux-guerres. Cependant, on peut ajouter à ces 3%, les personnes qui évoquent la transformation de l'espace urbain touchant des zones de taudis ou bien des zones délaissées comme les anciennes fortifications démantelées. Ce qui compte dans ce cas pour le narrateur c'est de restituer le changement de physionomie de la ville et le changement apporté par les transformations dans les habitudes des habitants, l'objectif de la transformation n'apparaissant alors qu'à la marge : on décrit les fortifications comme un lieu de promenade très fréquenté avant la construction des Habitations à Bon Marché.

VIVRE la VILLE

Géographie

La notion de village revient fréquemment pour décrire l'ambiance de l'environnement dans lequel vit le témoin. Cependant les témoignages sont contrastés : ils soulignent à la fois une sédentarité ramassée dans un périmètre très proche du lieu de l'habitation —on sort peu de son quartier, on ne connaît guère plus loin que son

⁶ Anita Hirsh, "Le logement", in Alfred Sauvy, *Histoire économique de la France entre les deux guerres*, Paris Economica, 1984, volume 2.

⁷ Marie-Jeanne Dumont, *Le logement social à Paris, 1850-1930*, Liège, Mardaga, 1991.

quartier proche— ; en même temps, les témoignages montrent que les gens travaillent souvent loin de chez eux — on utilise un vélo, on prend le bus. La localisation de l'habitation ne semble pas se faire en liaison avec le lieu du travail. On peut avancer l'hypothèse qu'en raison d'emplois trop aléatoires (on est contraint économiquement à en changer) c'est l'environnement humain qui prime pour l'habitat : quartier de l'enfance, de la jeunesse, des attaches et de l'entraide familiale. La sédentarité au quotidien contraste aussi avec des sorties saisonnières et/ou exceptionnelles qui emmène certains citoyens très loin de chez eux et leur font faire parfois des kilomètres à pied : les pique-nique à la belle saison au bois de Vincennes ou l'entretien des jardins potagers situés en banlieue, ou encore les expositions universelles visitées de façon répétée tout au long de leur durée.

La rue est décrite comme le lieu de la distraction et du rêve, comme un lieu de spectacle. Il s'y passe toujours quelque chose en raison l'intensité de sa fréquentation, tout au long de la journée : les trajets école-maison et travail-maison pour déjeuner, les courses alimentaires deux fois par jour, l'activité des commerçants (torréfaction du café par exemple). Tout le spectacle de cette traction hippomobile est encore si constant, avec la virtuosité des livreurs de marchandise alimentaire dont les attelages si soignés font réclamer (café Caïfa, crèmerie Gervais). La présence des auxiliaires de la Société Protectrice des Animaux (SPA) participe aussi des événements potentiellement attractifs : dans plusieurs rues parisiennes très pentues, difficiles à monter, la SPA poste au bas de la pente un cheval de trait et un conducteur, qui assistent les chariots lourdement chargés en renforçant l'attelage, les aidant ainsi à monter la pente. La rareté des voitures automobiles⁸ fait de la rue un espace public investi par les pratiques récréatives : les jeux d'enfants, très présents hors du temps scolaire, sont souvent liés aux activités dans la rue (courir après le livreur de glace pour toucher l'eau qui s'égoutte de la glace transportée...) ; les petits bavardages le soir entre voisins, devant les portes, chacun sortant sa chaise, mais aussi le plaisir de reprendre en cœur les refrains à la mode avec les chanteurs des rues, artistes professionnels qui interprètent dans la rue des chansons pour un public qui s'attroupe, reprend avec eux les airs et leur achète ensuite les partitions.

Espace public et urbanité

Dans l'entre-deux-guerres à Paris, la présence d'animaux domestiques agricoles en ville apporte à l'espace public une trace de la ruralité. On trouve au moins un établissement agricole d'élevage dans chaque arrondissement, dont les chèvres et vaches permettent une production et une consommation de proximité de produits laitiers frais. Il faut aussi souligner l'importante présence des chevaux liés à la traction hippomobile qui assure jusqu'à la 2e guerre mondiale l'essentiel des livraisons de marchandises, gros et détails, alimentaires et combustibles. Cette présence animale induit des métiers spécifiques tels que charrons et forgerons, mais aussi des pratiques comme le ramassage du crottin laissé par les chevaux dans les rues pour améliorer les terreaux de plantations des balcons ou des jardins maraîchers encore très présents dans les quartiers périphériques et en proche banlieue. Cette habitude de récupération du crottin est si souvent mentionnée dans les témoignages qu'elle souligne l'importance de cette pratique potagère (on est propriétaire mais aussi bien locataire de son potager) tout à la fois récréative, nourricière et support d'évasion, éclaircissant par une sortie hebdomadaire dans la verdure la routine des semaines au travail (pour les enfants aussi car certains grands-parents les y amènent parfois le jeudi).

⁸ Les passages protégés —appelés « clous », car matérialisés par de gros clous métalliques incrustés en travers de la chaussée— n'apparaissent d'après les habitants que vers 1930.

La position sociale de chaque individu est perceptible dans l'espace public, par le biais de l'apparence, des attitudes et des usages exprimés par les citoyens. L'espace public permet à chacun un repérage de l'état social d'autrui et dresse la carte des situations des habitants de la rue. L'espace urbain est pigmenté par les différentes positions et situations des individus dans la mosaïque sociale : elles peuvent apparaître dans les gestes les plus simples du quotidien comme l'achat du pain, entre pain fantaisie pour les « riches », et pain au poids pour les autres, dont la pesée est complétée en gâteaux un peu rassis, « friandises » pour leurs enfants. Ces positions et situations sont aussi traduites dans les servitudes vestimentaires : le deuil est exprimé par des attitudes codifiées mais une graduation extrêmement fine dans les vêtements et les teintes de ceux-ci, qui permettent de repérer en croisant quelqu'un la nature du deuil et sa date. Jouent de même l'omniprésence des uniformes professionnels (postiers, livreurs en livrée, gendarmes, militaires...) mais aussi la tenue rituelle des écoliers avec leur béret, des polytechniciens et des saint-cyriens, des artisans en pantalon large en velours avec la ceinture enroulée... et encore les tenues de « classe » comme les employés au col dur avec cravate, veste, gilet et chapeau mou, les « notables » ou présumés comme tels en guêtres et chapeau melon, les ouvriers en casquette, jusqu'à la distinction faite entre femmes chapeautées et femmes « en cheveux ». Cette sorte de hiérarchie sociale apparaît aussi dans les égards envers certaines personnes : de la paille est répandue sur les pavés des rues autour du domicile d'une personne de renom très malade, pour atténuer le bruit des véhicules.

La ville invisible

Ces témoignages apportent une connaissance impressionniste sur la période qu'ils évoquent, donnant une dimension humaine aux débats sur les conditions de la vie citadine, sur les logements sociaux et les usages du confort moderne de l'habitation, forme domestique⁹ de la « modernité » dans une période où la situation des femmes est un enjeu social essentiel en regard des politiques natalistes.

L'équipement sanitaire fragmenté dans les habitations est ressenti dans les témoignages comme un critère socialement classant par ceux qui n'en disposent pas (avoir un cabinet d'aisances dans le logement, c'est le luxe !) et qui associent position sociale et habitat de qualité¹⁰. L'installation du réseau domestique est réalisée le plus souvent par le chef de famille lui-même. On trouve aussi très souvent un équipement cumulatif, résultant de l'évolution des techniques¹¹. Les nombreuses visites au Salon des Arts Ménagers témoignent cependant de l'intérêt pour les performances techniques, qui sont décrites la plupart du temps comme inaccessibles.

Les témoignages analysés dans cette étude procèdent par contraste, en surlignant ce qui fait différence avec la ville d'aujourd'hui ou avec les façons de faire et d'être en ville aujourd'hui, cependant ces récits ont pour intérêt de mettre en évidence la ville perçue autrefois. Les rythmes binaires (travail durant la semaine, détente ritualisée en fin de semaine), la familiarité restreinte mais forte, tissée avec une portion très délimitée du territoire

⁹ Martine Martin, *Femmes et société : le travail ménager 1919-1939*, thèse de doctorat d'histoire, université de Paris VII Jussieu, 1984.

¹⁰ Les habitants des appartements réputés de qualité soulignent avec vigueur que le cabinet d'aisances de l'appartement était le seul équipement sanitaire et que la toilette était partielle et à l'eau froide pour eux aussi.

¹¹ Gaz dans la pièce principale puis lampe à pétrole voire ensuite bougie dans les autres pièces. L'électricité qui arrive très tard dans les appartements sera, elle aussi, installée dans une seule pièce, au début, et sert seulement à l'éclairage.

de la ville et avec ceux qui l'occupent (réseau de commerçants, colocataires d'un même immeuble), le lien fortement maintenu avec des communautés d'origine (le monde rural et la province jamais bien loin), ne font jamais apparaître la ville comme un espace inconnu ou bien comme le lieu de l'anonymat triomphant. Le monde urbain n'est pas envisagé comme effrayant, plutôt comme mystérieux par son ampleur, sa riche diversité, entraperçue de façon ponctuelle à l'occasion d'une sortie exceptionnelle. Un espace urbain mystérieusement fascinant par la rencontre fortuite avec d'autres autres mondes sociaux croisés dans l'espace public. La ville comme l'espace de tous les possibles...